

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 39

Artikel: Mlle d'Angeville
Autor: Pontarmé / Angeville, d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et les coups d'épée. Il faut y croire et le pratiquer.

G. de VARIGNY.

M^{lle} d'Angeville.

Sous le titre: *Dans la montagne*, le *Petit Parisien* publie un article fort intéressant. Après quelques réflexions sur les nombreux accidents de montagne qu'on a à déplorer chaque année, il rappelle comme suit les curieuses circonstances dans lesquelles se firent les premières ascensions du Mont-Blanc et du Cervin. Un grand nombre de Lausannois, vivant encore, ont connu M^{lle} d'Angeville, dont il est ici question.

Mais ne croyez pas que ces drames de la montagne arrêtaient la cohue des touristes qui, chaque année, se précipite vers elle. Ils la rendent plus fameuse, tout simplement. Ils donnent un frisson de plus aux escalades nouvelles. De hardis aventuriers s'empressent d'aller affronter les mêmes dangers et sonder d'un œil froid les mêmes profondeurs terribles.

Notre Mont-Blanc, où les accidents sont peu fréquents et que les femmes gravissent aujourd'hui assez aisément, est réellement éclipsé par le Cervin depuis que celui-ci, réputé longtemps inaccessible, est devenu dans le monde du tourisme, le tentateur par excellence. Il y a un observatoire installé au sommet du Mont-Blanc, il y a des chemins tracés le long de ses flancs; M. Janssens s'y est fait conduire en traîneau. Voilà de grosses tares pour une cime. Si l'on continue à faciliter l'accès de ses glaciers, si l'on ne laisse pas quelques bons précipices sans garde-fous, les alpinistes finiront par s'en éloigner. Il ne restera plus qu'à y établir un funiculaire.

Pourtant, ce n'était pas peu de chose, jadis, d'avoir escaladé le Mont-Blanc. Saussure doit à son ascension une bonne part, la meilleure peut-être, de sa réputation. Je me souviens d'avoir rencontré dans un hôtel de Lausanne la bonne M^{lle} d'Angeville, qui fut la première Française que tenta la grande escalade. C'était une petite vieille à la figure ratatinée entourée de cheveux en tire-bouchon d'une blancheur éclatante. Songez donc! Elle avait gravi le Mont-Blanc vers 1840!

Toute sa vie, depuis cette époque, fut prise, accaparée par ce souvenir. Elle ne faisait pas un pas sans qu'on murmurât autour d'elle: «Voici la célèbre Henriette d'Angeville, qui a fait l'ascension du Mont-Blanc.» Elle-même vécut de cette gloire. Elle ne se séparait jamais d'un petit volume qui renfermait l'article que lui avait consacré M^{me} de Girardin, et le plus grand plaisir qu'on pût lui causer c'était de le lire, cet article, de commenter cette *Lettre parisienne*, que celle qu'on appelait «la dixième Muse», l'adorable Delphine, l'exquis «vicomte de Launay», avait écrite à propos de l'ascension miraculeuse qui effaçait tous les travaux d'Hercule.

Un jour, un lundi, tout Paris s'était occupé de ce fait extraordinaire; il avait célébré le courage de l'héroïne; tous les salons du faubourg n'avaient plus parlé que d'elle. Oh! le Mont-Blanc sous Louis-Philippe et sa Majesté sarde! Personne n'y allait comme

aujourd'hui. Chamonix était un faubourg presque ignoré que hantaient à peine de loin en loin quelques Anglais. L'alpinisme n'était pas inventé. Nul ne se souciait d'explorer un désert défendu par des glaces éternelles et des précipices sans fond.

C'était le temps où Alexandre Dumas découvrait la Suisse et savourait des biftecks d'ours, où Tœpffer faisait des voyages en zigzag au fond des vallées savoyardes.

L'aventure de M^{lle} d'Angeville fit certes beaucoup pour la renommée du Mont-Blanc. On se familiarisa avec le danger, on voulut imiter la courageuse femme. La belle cime blanche au profil napoléonien, attira de plus en plus les voyageurs. Mais y a-t-il un succès que rien ne trouble? Le Cervin jalouxa bientôt le Mont-Blanc. Pour jouer un bon tour à la montagne rivale, il se laissa escalader un jour de juillet, et comme c'était un treize, pour ne pas manquer à un usage reçu, il écabouilla quelques-uns des ascensionnistes. Le guide Croz fut du nombre. N'était-il pas de Chamonix?

Dans cette catastrophe, qui servit d'ailleurs la gloire du Cervin, un guide de Zermatt, accroché, fou de terreur, au rocher où s'était passé le drame, eut un mot bizarre qu'il ne cessait de répéter: «Chamonix! Oh! que va dire Chamonix?»

C'était encore la rivalité de Chamonix et de Zermatt qui s'affirmait. Mais pourquoi diable aussi le guide français allait-il chasser sur les terres d'autrui?

Dès lors, le Cervin attira la foule des touristes. Une bonne part de la clientèle du Mont-Blanc se dirigea vers cette immense pyramide de granit qui s'entoura aussitôt de grands hôtels. Il faut voir, à Zermatt, des hauteurs du Gorner, le curieux spectacle que présentent les équipes constamment renouvelées des alpinistes anglais. Par petites escouades, ils se dirigent vers les cols et vers les cimes, marchent à la file indienne, à dix pas les uns des autres, une corde les attachant tous, le guide en tête sondant la neige à l'aide de son bâton ferré.

Puis, c'est l'escalade, lente, coupée de repos, le pique-nique de l'arrivée, les dangers de la descente. Des hôtels, toutes les longues-vues sont braquées sur les parois perpendiculaires du pic, où se glisse la petite grappe humaine suspendue à deux mille mètres au-dessus du glacier, dont les crevasses ne rendent jamais les cadavres qu'elles engloutissent. Si le retour des ascensionnistes tarde, l'inquiétude grandit; on pressent qu'un drame a eu lieu; des équipes de sauveteurs sont recrutées dans le village; les conversations des salons languissent sous l'anxiété.

Et cependant cette alerte n'arrête nullement les préparatifs de l'ascension qui se fera le lendemain: elle les avive au contraire et donne même une expression de joie féroce au visage des clubmen qui vont affronter le même péril.

PONTARMÉ

Le grand village.

M. Philippe Godet vient de publier, dans la *Bibliothèque universelle* de septembre, un article qu'on lit avec grand plaisir; c'est l'analyse d'un livre tout

récent, dû à la plume de divers collaborateurs, et qui a pour titre: *La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent*.

Ce travail nous fait assister au développement successif de l'industrie dans les montagnes neuchâteloises et de tous les progrès qui y ont été réalisés dans un espace de temps relativement court, et notamment à la Chaux-de-Fonds, ce «grand village» comptant aujourd'hui trente mille habitants, et qui n'en avait guère plus de trois à quatre mille il y a un siècle.

Il y a là des pages tout particulièrement intéressantes, auxquelles nous nous permettons d'emprunter les quelques détails qui suivent:

«Au nombre des bienfaiteurs dont les montagnes neuchâteloises sont redevables de leur prospérité, citons Daniel Jeanrichard, dont le Locle a consacré la mémoire en lui érigeant une statue. L'histoire de ce jeune ouvrier forgeron, père d'une grande industrie, est jolie comme une légende, et vraie pourtant.

» Un maquignon en passage à la Sagne, remarquant l'habileté de ce garçon de quinze ans, lui confia sa montre, achetée à Londres, et qui s'était dérangée pendant le voyage. Jeanrichard ne se contenta pas de réparer la frêle machine; il se mit en tête d'en établir une pareille, et il y parvint au bout de plusieurs mois, après de patients efforts, et après avoir lui-même fabriqué les outils nécessaires. Cet autodidacte transporta plus tard son modeste établissement au Locle, où il mourut en 1741. Il laissait cinq fils, tous horlogers, et deux habiles élèves, les frères Jacob et Isaac Brandt, qui allèrent se fixer à la Chaux-de-Fonds.»

Au point de vue de la prospérité de la Chaux-de-Fonds, il est un sujet qui prime tous les autres, c'est l'alimentation d'eau. Voici ce qu'en dit l'ouvrage que nous citons:

«Il viendra certainement un jour où l'on se demandera comment une cité considérable, adonnée à une importante industrie, a pu subsister, grandir, se développer avec une rapidité exceptionnelle, jusqu'à compter plus de 25,000 habitants, sans posséder d'autre eau que celle du ciel, recueillie dans de vastes citernes. C'est pourtant ainsi que la Chaux-de-Fonds a vécu pendant des siècles. En Suisse, pays des torrents et des sources, une ville sans fontaines est un paradoxe: tel est, à la réserve d'une fontaine sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le spectacle que la Chaux-de-Fonds présentait jusqu'à ces dernières années.

» On avait beau soigner la construction des citernes (désignées sous le nom de «cuves»), veiller à les maintenir propres: l'eau recueillait inévitablement des matières organiques. Il eût